

***B SANO Emmanuel (???? (Paris)-1878 (Anvers))**

Extraits d'Etienne Moreau-Nélation (Paris, 1918, *Jongkind raconté par lui-même*)

**Détresse soulagée par l'amitié, Van Kuyk et Sano.
Correspondance avec Eugène Smits. Confidences intimes.
La vie à Montmartre en 1852.
« Clairs de Lune » et « Combats Navals ».**;

Malgré sa réussite, le bénéficiaire de ces éloges n'est pas toujours heureux. Le désordre de son existence fait souvent clocher sa santé. Et puis, en dépit de la pension qu'il doit à la libéralité de son souverain, son gousset reste souvent vide. Les camarades sont obligés de lui venir en aide et de soutenir sa détresse. C'est d'abord son confrère et ami Van Kuyk. C'est ensuite et surtout Sano, qui fut, de son aveu, sa Providence dans ces jours sombres. [p. 19]

[....]

Lettres de Sano et de Cals (janvier 1868).

A l'occasion du jour de l'an, Jongkind avait reçu une lettre émanant d'un ami qu'il n'avait plus l'occasion de rencontrer souvent, mais qui restait cher à son coeur. Il conservait précieusement ces lignes, qui portaient la signature de Sano, son bienfaiteur des jours difficiles. Voici ce billet, retrouvé dans ces papiers.

(dimanche) 5 janvier 68.

Mon cher Jongkind,

... Je regrette beaucoup que les cirsonstances ne nous permettent pas de nous voir plus souvent. Si vous venez dans notre quartier, ne manquez pas de venir causer un peu au coin du feu.

J'ai vu plusieurs de vos derniers tableaux : ils sont excellents, et je constate avec plaisir que Jongkind, le grand Jongkind, est toujours le *brave artiste* que j'ai su deviner le premier.

Aussitôt que les jours seront un peu plus longs et le temps un peu plus clair, j'irai vous voir et vous me montrerez votre portefeuille de dessins de 1867.

Vous avez bien raison, mon cher ami, d'avoir des sentiments d'affection pour cette excellente dame : elle a été pour vous une amie bien dévouée, et c'est ce qu'il y a au monde de plus rare.

A bientôt, mon bon Jongkind

Votre vieil ami

Emmanuel SANO.

Cette lettre répondait à un message de Jongkind lui-même, dans lequel celui-ci s'était loué auprès de son ami des bontés de Mme Fesser à son égard. A la veille du 1^{er} janvier 1868, le *brave artiste* avait cru de voir se rappeler au souvenir de ses [p. 98] anciens camarades.

[...]

Et d'abord, en voici quatre de l'année 1852. Le malheureux Jongkind souffre de l'abandon d'une maîtresse qui vogue vers l'Amérique, et que son amour suit encore sur les mers. Il se plaint parfois d'être malade ; c'est une plainte qui sortira trop souvent désormais de sa bouche. Cependant, le courage ne l'abandonne point, et il travaille. Mais laissons-lui la parole.

Paris, (mercredi) 4 août 1852

Mon cher Smits !

... Depuis votre départ, j'ai été bien malade. Cependant, ce n'était rien que une irruption de sang, que je dois à une masse des émotions à laquelle j'étais soumis.

J'ai repris mon grand tableau (le pont) : il viendra mieux, et j'ai presque terminer 2 autres des petits pour le commerce en attendant. Je n'ai pas encore aucune nouvelle de la Hollande et, avec tout cela, j'ai eu le grand chagrin de voir partir Mathilde sans un sou et sans un seul ami. L'avenir me apprendra peut-être beaucoup; mais le présent est beaucoup triste.

Sano est très bon et vient me voir de temps en temps. Aussi, c'est [.p. 21] mon homme de confiance. J'ai toujours besoin à un ami ou quelqu'un pour lui dire mes pensées à tort et à travers.

[...]

Paris, (jeudi) 26 août 1852 ⁽¹⁾

Mon cher Smits !

J'aurais déjà écrit; mais j'ai toujours attendu jusqu'à j'avais quelque nouvelle d'heureux; et voilà, avant-hier, j'ai reçu une lettre par le trésaurier du Roi que ma pension se continuera jusqu'à la fin de l'année. Ainsi, encore pour 4 mois sauvé. En attendant, j'ai terminé un tableau que je vendrai probablement à Van Kuyk, et Sano est fort content de mes progrès.

... Je travaille maintenant chez et avec Mons^r Bonnardil, à côté de Ziem. Cependant, je me fait faire un atelier avec une chambre, pour pouvoir travailler seul et chez moi. Je pense beaucoup à faire un grand tableau, aussi grand que le pont, à laquelle je travaille encore. J'ai l'espoir de faire un bon tableau, un combat navalle. J'ai fait des compositions.

Willems et Stevens sont venu me voir, et ils ont beaucoup me encouragé. [.p. 22] ... Je veux travailler ferme. Je tâcherai à faire tout de suite de l'argent. Malgré que j'ai reçu des nouvelles de la Hollande, on m'a rien écrit sur mon tableau. J'ai envoyé seulement le soleil couchant. On m'a promis que l'autre tableau de l'exposition sera acheté ici. J'attends encore ma médaille en or.

¹-Moreau-Nélaton écrit (mardi) "20 septembre", ce qui est une erreur. Voir HVJDSC p. 8 lettre n° 7. FA.

Je recommence à être bien portant; ma santé revient... Voilà, Smits, provisoirement, tous mes pensers. Je me recommande à vous. Ecrivez-moi bientôt quelques mots et croyez que je pense encore à vos bontés.

Jongkind.
Place Pigale, n° 1.

Paris, (mardi) 20 septembre 1852

Mon cher Smits !

... J'ai attendu (pour vous écrire) jusqu'à je pourrais écrire que j'ai reçu aujourd'hui ce matin ma médaille en or. Il possède une valeur de 240 à 250 francs en argent, si je suis bien informé, et j'espère beaucoup à le conserver.

Je viens (de) voir Sano. Il m'a chargé de vous écrire mille de ses amitiés. Comme il a de connaissance avec une jolie dame, il sera obligé d'arrêter les frais. J'ai me dit aussi les billards et les belles dames de Paris sont très et trop cher.

On travaille beaucoup à l'atelier en construction pour moi. Ainsi, le 15 du mois prochain, je serai là installer. Dans ce moment-ci, le petit tableau pour Van Kuyk est terminé. J'ai fait une **Clair de Lune**. A propos, Sano, il vous écrira un de ces jours pour sûr.

Maintenant pour me donner la vraie élégance, j'ai voulu vous dire avec peu de mots beaucoup.

Heureusement ma santé est bon. Si j'avais eu le temps, j'aurai(s) été heureux d'aller quelques jours à Rouen, tandis que je passerai l'été entièrement à Paris, en me donnant de temps en temps un peu l'air à Montmartre.

Je ne manquerai pas de vous informer d'autres chose heureuse qui pourront me survenir aussitôt que j'aurai un peu de l'argent pour mes tableaux.

Veillez recevoir toujours celle-ci, que je pense comme toujours à vous.

Jongkind.
Place Pigale, n° 1.

Mon cher Smits,

Sano est mieux et j'ai eu déjà une visite de lui. Cependant, il manque encore de force et, pour se rétablir entièrement, il faut qu'il va doucement, surtout après une forte maladie; qu'il se garde avec son appétit. Me voilà au moins heureux de pouvoir vous écrire cette bonne nouvelle; de plus, que je ne crains plus le danger.

... Pour ce que je sais, rien est changé dans le personnel de vos connaissances. De temps en temps, je suis allé au Divan, où j'ai vu Stevens, Willems et Van Kuyk. Sano ne sort pas encore le soir; mais tous ces Messieurs sont bien portants. En attendant, je crois pouvoir vous écrire que je travaille beaucoup et, lorsque Sano est venu chez moi avant-hier, il était fort content.

Beugniet, le marchand de tableaux, est venu me voir à l'instant et il m'emporte une **Clair de lune** déjà vendu; entre nous, pour un prix très bas, mais qui me donnera

l'assurance que je ne mourrai pas de faim. J'espère donc aussi de faire mes économies.

Il n'y a pas dans ce moment-ci un peintre des clairs de lune à Paris. Je tâcherai de me faire adopter sans abandonner mes combats navals et mes (autres) tableaux que je veux faire un jour quand je serai plus heureux et quand j'aurai un peu de succès avec mes ouvrages.

L'atelier de Monsieur Dupuis n'est pas mieux fréquenté que l'année dernière. Il y a cependant autant de monde, et même plus. Enfin, cet endroit est très instructif pour moi, mais mal sain ! Il fait là trop chaude.

Il y aura, vers le mois (de) mars prochain, une exposition comme l'année dernière, et je crois que tout le monde travaille beaucoup. Je vais de temps en temps dans l'avenue Frochot. Monsieur Isabey est *supérieurement* bon pour moi et me donne de ses conseils, surtout pour que je fasse des clairs de lune. Je ne crois pas qu'il faut faire seulement des clairs de lune; enfin, c'est une originalité pour moi, mais je n'oublierai pas le soleil.

... Depuis le départ de Mathilde, je n'ai pas songé à me faire une maîtresse, une jolie. Souvent que je pense à elle et, jusqu'à maintenant, je ne l'ai pas encore oublié; et sa malheureuse position sur mer me donne souvent encore de l'inquiétude. Ainsi, pour me faire de nouvelles alliances et amitiés avec d'autres personnages de la belle sexe me donnerait d'autres tourments.

[.p. 24] Mardi.

Ce matin, je suis allé voir Troyon. Il fait des beaux tableaux. Je suis allé lui rendre une visite. Il fait des tableaux dans lesquels je vois une inspiration de la nature supérieure, qu'il veut reproduire fidèlement. Vous savez, ses tableaux sont toujours des taureaux (MN02401²) et des vaches dans les prairies où on respire la bonne air. Aussi j'ai fait une visite à Willems et Stevens. Ils sont charmants. Probablement Stevens me prendra un tableau.

... Jusqu'à maintenant je ne suis pas encore dans mon atelier et je peins toujours rue Breda 21, à côté de Ziem. J'ai là l'avantage de demeurer dans la rue et que quelques amateurs et marchands peuvent monter en passant chez moi. Aujourd'hui, j'envoie un **Clair de Lune** rue Lafitte, chez Peyralongue, pour être exposé. Aussi je présenterai 2 tableaux à l'ambassade. En cas de besoin, Sano me avancera l'argent quand j'aurai besoin de beaucoup de chose. Il me fera avoir une commande de 600 francs probablement.

Il n'y a pas un seul atelier à louer dans le quartier Breda et dans les environs; tout est pris.

Tout est tranquille à Paris et, pourvu qu'on se bat jamais et que je peux faire des tableaux, c'est tout (ce) que je demande. Je n'ai rien vu de tous les fêtes et cérémonies qui sont passées avec le nouveau Empereur ! Que seulement j'ai attendu (MN02402³) des coups de canon.

²- "Lisez : taureaux."

³- "Lisez : entendu."

Je serai heureux d'avoir de vos nouvelle et je vous prie d'être content avec ma conversation. Pour une autre fois, je serai plus éloquent. Je me recommande à vous comme toujours.

Jongkind.
Rue Pigale, 60.

[...]

Serviabilité amicale de Willems, de Stevens et de Troyon.

En dehors de son cher Sano et de son maître Isabey, il en comptait de chaleureux en la personne de deux peintres belges de talent qu'étaient Florent Willems et le jeune Alfred Stevens, comme Van Kuyk, s'employait à lui placer sa peinture; il lui en achetait lui-même pour son compte.....[p. 27]

[...]

Sano froissé. Lapati et Mathilde.

Une ombre passe sur le bonheur de ce pauvre Jongkind : c'est la crainte d'avoir froissé son ami Sano en vendant à autrui un tableau que celui-ci avait voulu lui acheter. Il a accepté une offre supérieure à la sienne et le lui a avoué tout net; mais Sano a semblé piqué : il n'a pas reparu chez son camarade.

... Depuis deux jours, j'ai rencontré Sano. Je peux vous assurer qu'il va bien. Cependant, c'est comme (si) il y a quelque choce. Et voilà pourquoi. Il m'a offert 50 francs pour mon tableau qui était chez le marchand. Alors, j'ai répondu que je n'étais pas encore pressé et, heureusement, 2 jours après, j'ai vendu cette tableau au marchand pour 110 francs. J'ai raconté ma bonne aventure à Sano, mais il n'est plus revenu me voir. ...[p. 28]

[...]

Le (vendredi) 29 juillet (1853), un nouveau message relate le départ de Sano pour la Suisse et celui de Van Kuyk pour la Belgique, puis énumère les récompenses obtenues au Salon par les amis et connaissances.

[P. 31]

[...]

Détresse matérielle. Assistance dévouée de Sano (1854). Les sculpteurs Prouha et de Mesmay. Les littérateurs Jean Rousseau et Pelloquet.

Privé d'un secours fort utile pour l'aider à vivre, Jongkind serait tombé dans un grand dénûment sans l'assistance dévouée de son cher Sano, qui, aussi prodigue de sa bourse que de son cœur, le soutenait puissamment dans cette passe difficile, tant par des achats opportuns de tableaux que par des encouragements à produire malgré tout; "Je m'amuse pas toujours", mandait de la rue Bréda à son confident habituel la victime de cette dure épreuve. "Mais, ajoutait sa plume résignée, je tâche

de me faire de plus en plus *philosophe*, s'il y a moyen." (lettre à Smits du (mardi) 21 mars 1854.) Trois autres lettres, adressées au même personnage dans le courant de 1854, montrent un homme besogneux s'ingéniant à placer ses ouvrages par l'intermédiaire de ses amis, tantôt à Paris et tantôt en Belgique, où il a la déception de se voir refuser un tableau présenté à une exposition. Mais les contre-temps et les difficultés de l'existence ne rebutent point son courage. Il s'est fait de bons camarades en la personne des sculpteurs Prouha et de Mesmay, associés dans son intimité au littérateur Jean et Théodore Pelloquet. Il se console de ses déboires dans le commerce de ces compagnons, qui partagent sa vie à l'atelier, puis au café, et dont l'un ou l'autre l'accompagne parfois dans ses pérégrinations champêtres en banlieue.

....

[p. 32]

Paris, (dimanche) 3 septembre 1854

Mon cher Smits,

.... Je vous remercie de vous avoir voulu se intéressé pour moi et mes tableaux à Bruxelles. Hier, est revenu à Paris. Il est bien portant et très content [p. 33] de reprendre ses affaires ici. Pelloquet a dîné avec nous, rue Fontaine, comme (d')ordinaire. Madame Louploup était présent. On a versé du Bordeaux. On a causé; les dames ont raisonné, discuté, chanté, disputé, pleuré, et puis s'embrassé. Tout les mondes se sont retiré de bonne amitié. Voilà dans peur de mots tout ce que je peut vous dire. Par ses souvenirs, vous comprendrez bien les situations des choces...

... m'a donné une douce espoir que je vendrai au moin mon petit tableau à Bruxelles. 8 jours passer, Sano est venu me voir en revenant de Bruxelles. J'ai dîner avec lui, et aujourd'hui il revient de Dieppe pour partir demain pour Bruxelles. Il m'invite de dîner avec lui.

15 jours passer, j'ai été avec Prouha à Pontoise, où nous sommes resté 8 à 10 jours. J'ai fait là une paysage du pays. Avec peu de choces je le terminerai pour faire de l'argent. Je prends toujours du courage dans l'espoir que ça ira toujours mieux. Malheureusement, je sent toujours une malaise. Sans d'être malade, je me sens abruti.

Malgré comme je me souviens (de) mes bons temps, je n'ai même pas le temps de pensé à mes amours. Je commence, je crois, à venir très vieux.

... J'aurais voulu que vous auriez été avec nous à la campagne. Nous avons passé 8 jours de bonheur. Nous étions mal logé, mais très pittoresque. Quand vous reviendrez à Paris, j'aurai encore bien quelques histoire à raconté de ces jours de campagne. Il y a dans ces pays - *ce que j'ai observé* - beaucoup d'ânes. J'ai vu dans une petite chemin une paysanne sur un âne. Pendant le petit trajet, l'âne a continué de faire la musique; que j'ai demandé à la paysanne ou c'était elle ou son âne qui faisaient cette bruit. Vraiment, en parlant d'autre choce, cet pays c'est un paradis. Il y avait encore des cerises, des arbres pleines, etc. En lisant celle-ci, vous allez dire : "Jongkind perd la boule". C'est vraie; mais il m'a toujours beaucoup plu de vous raconter des blaques, des histoires, etc. etc. Mais surtout maintenant je vous prie de vouloir regarder celle-ci comme preuve que je ne vous oublie pas.

Tout à vous; votre ami

Jongkind.

Je vendrai *bien probable* mon paysage. J'ai trouvé un amateur.

[p. 34]

Vente du 11 mars 1856.

La dernière phrase de cette lettre et son post-scriptum prouvent que, malgré son mouvement d'humeur contre Paris, notre homme y gardait un logement et n'avait pas renoncé à y reparaître dans un avenir assez rapproché. Il est probable qu'il avait laissé derrière lui pas mal de dettes criardes et de créanciers impatientes. Martin était chargé d'éclaircir la situation et d'y faire face au moyen d'une liquidation des oeuvres abandonnées par lui dans son atelier. Il organisait une vente à l'hôtel des commissaires priseurs par le ministère de Me Boussaton ⁽⁴⁾, qui avait lieu le mardi 11 mars 1856. Cette vente, comprenant tableaux, études et dessins, ne comptait pas moins de 100 numéros, sous lesquels parfois plusieurs pièces avaient été réunies. Or l'ensemble ne produisait que 2.848 fr., 25 centimes. Les prix atteints par les peintures étaient les suivants :

...

23. **Quilleboeuf** : 62 francs. (acquéreur : Sano.)

...

29. **Vue de Notre-Dame** : 84 francs. (acquéreur : Sano.)

[...]

[p. 43]

[...]

Dévouement et affectueuse bienfaisance de Sano. Sévérité d'Isabey.;

[p. 43] Sano fit davantage. Il régla toutes les dettes que la vente n'avait pas suffi à éteindre. Puis il expédia au malheureux fugitif les subsides qui lui étaient nécessaires. C'est Jongkind lui-même qui nous l'apprend. « Sano, mon bon Sano m'a sauvé, écrit-il à Smits le (dimanche) 27 avril 1856, de Rotterdam où il a fini par se fixer. Depuis mon départ, il m'a soutenu avec des conseils et de l'argent. Il m'a sauvé mon honneur, (de sorte) que je n'ai pas quitté Paris comme un criminel, mais comme dupe. » La véritable cause de l'exode du pauvre hère s'enveloppe d'un certain mystère. Ses déboires de l'Exposition Universelle furent assurément pour quelque chose; mais le dérèglement de sa vie lui a occasionné d'autres ennuis non moins graves. La boisson l'a conduit à de lamentables esclandres. Isabey, scandalisé, l'a tancé vertement. Cette semonce sévère a certainement contribué à sa fuite. Il en garde encore rancune à son maître quand il ouvre son coeur à son confident.

[...]

Bouderie des Hollandais de Rotterdam contre leur compatriote

⁴-On lit sous la plume d'Alfred Robaut, dans son opuscule *Camille Corot*, qui fut publié pour la première fois en 1881 : "En 1858, un fait important se produit dans la carrière de Corot : un commissaire-priseur, artiste lui-même et très admirateur du talent de notre grand paysagiste, surpris de voir si peu de ses oeuvres répandues dans le public qui consacre le mérite, va trouver le maître et l'engage, dans son intérêt, à faire une vente de ses oeuvres à l'hôtel Drouot...". (RACOROT p. 50) FA

A Rotterdam, le malheureux s'est remis au travail. Mais ses compatriotes lui battent froid. Ne lui reproche-t-on pas d'avoir renié son pays en exposant à l'Universelle parmi les Français ? "Il paraît, fait-il, (car on m'a fait sentir cela ici, et rudement), que j'avais hautement péché. On m'a fait sentir tout ce que l'Enfer seulement a pu inventer". Aussi son désir est-il "de revenir le plus tôt possible" parmi ses camarades parisiens. "Je travaille maintenant, ajoute-t-il; mais je n'ai pas des amis ici. Je pense toujours à Sano; et puis, à vous, (à) Prouha, (à) Seigrac (lisez : Sieurac) et au grand ami de Mesmay". Il va envoyer deux tableaux au "Salon de Rotterdam". S'il les vend, il s'en trouvera "un peu mieux à son aise". Autrement, il n'a [.p. 44] que Sano pour l'aider à vivre. Par l'intermédiaire de Smits, il lui réclame, à tout hasard, un billet de 100 francs. Loin de l'accueillir les bras ouverts, les Hollandais ne lui témoignent que méfiance. On le regarde de travers. "Je crois, dit un post-scriptum de son message, qu'on a voulu me faire passer pour un politik. La comédie ! Mais, je compte, en me voyant desiner sur les ports, qu'on verra que je suis qu'un peintre."

[...]

Rotterdam, mardi 8 juillet 1856.
Mon bon Smits !

Je vous écrit deux mots; car il me semble un soulagement de esprit et de coeur de pouvoir vous parler, et pour que je dis que je pense à vous, *au passé* et à mes bons amis. Jusqu'à présent, je suis seul et j'ose dire sans amis ici. Cependant, à la maison où je suis logé, c'est un jeune homme mariée fort honnête. Malheureusement, il est absorbé dans les chiffres (lisez : chiffres), les classifications de tant de notes et calculs de son bureau qu'il ne sent rien de l'existence du peintre et de sa peinture aussi. Sa visite journalle me fait plaisir quand je le voye; mais, de l'autre côté, il tombe avec le nez sur mes travaux et me fait des observations ou des demandes pour moi bien décourageant. Or, en général, l'esprit hollandais n'est pas [.p. 46] pour encouragé les arts. On achète bien, on paye boien, et même chère; mais de façon malheureusement dont je n'ai pas encore des preuves.

Je me rappelle encore votre dernière lettre, 3 semaines passé. Je lui ai répondu; il m'a fait tant de plaisir; (d')autant que c'est pour moi une assurance qu'on pense à moi, et j'en ai bien besoin. J'ai écrit une lettre à Mons^r Isabey. Vous me direz quelques nouvelles, et que cette lettre est bien arrivé à son adresse. Est-ce que vous avez vu mes tableaux chez Sano ? Je travaille toujours et, dans une huitaine de jours, je compte de lui envoyer un autre tableau. Comment va Prouha, Rousseau, de Mesmay, Seigrac (lisez : Sieurac) ? Vous leur direz bien mes compliments. Dites que j'ai du chagrin, des embête, mais que je veux me consoler pour un meilleur temps et pour que nous pouvons encore un jours causer ensemble *spirituellement*.

Vous m'avez me rappeler des petites femmes de Hollande. Ils sont gentille, honnête. Il y en a quelques-unes qui ont la vertu faible, mais encourageant ! Ensuite, des paysannes hollandaises, ils ont de gros bras rouge, du bon sens et la tête en rapport. Il y a des petite femmes de la ville comme il faut et, de plus, il y a des types de beauté. Ma parole d'honneur, je les aime beaucoup. N'oublié pas que toute ce que je dis, cé que je parle comme jeune homme *non mariée*. Depuis longtemps, je me suis questionné de me mariée. Pour des nuits des ennuye, on n'est pas seul. Cependant c'est un coup d'état que je n'ose pas entreprendre.

Dans une lettre suivante, je vous dirai, comme aujourd'hui, mon douze espoir pour revoir mes amis et, si je ne retourne pas, vous seriez obligé de venir me voir ici...

Votre ami
Jongkind
Kruysdade, wyk 15 n° 235.
by den H^r Alers Junior.

[...]

Visite de Beugniet (juillet 1856).

On a vu que l'ami Sano était le dépositaire des tableaux de Jongkind. C'était à lui qu'il envoyait de Rotterdam la plupart de ses ouvrages une fois terminés, pour les placer dans son entourage. Le brave coeur lui en avançait au besoin le prix, en attendant d'avoir rencontré des amateurs. Dans son pays, le pauvre Jongkind ne trouvait absolument aucun débouché à [p. 47] exploiter. Absorbé par son travail, il ne s'était pas fait de relations capables de lui venir en aide. "Je vous dirai, soupirait-il tristement, que je connais ici très peu de monde. C'est fort difficile de se faire (des) connaissances, et encore plus difficile pour vendre ses tableaux (MN04701⁵)." Paris continuait seul à le faire vivre. Par bonheur, sa clientèle parisienne lui restait fidèle. Ses marchands continuaient à penser à lui. Un jour, il avait l'agréable surprise de voir entrer dans son domicile Beugniet, dont la boutique de la rue Laffitte s'était montrée hospitalière à son talent. Beugniet ne se contentait pas de lui acheter une toile et de lui en commander une autre. Il le présentait à ses confrères Anastasi et Lambinet, venus avec lui à Amsterdam où ils étaient alors installés.

[...]

dans une lettre qu'il lui adressait le (vendredi) 25 juillet 1862. Cette lettre disait :

... En ce qui me regarde, les affaires ne sont pas du tout brillant... il paraît que, dans les vent(es) de tableaux, cette commerce est très souffrant. De façon que j'ai plusieurs tableaux terminer sans les avoir vendu. Vous voulez bien comprendre (cependant) que, jusqu'à présent, Paris est la ville unique pour le placement de mes travaux. Vous le savez combien je dois au noble secours de Paris, au moment des misère à mort qu'on me jouait en Hollande et partout. Ma santé va mieux, mais, je souffre toujours, et ce que j'éprouve est bien pour la vie.

... J'ai été voir Sano. Il était absent en voyage. Rousseau va bien, mais, vous le savez, je suis très-éloigné du quartier de mes amis et, ainsi, c'est rare de les rencontrer. Depuis quelques jours, le temps est superbe à Paris. Je compte bientôt, au beau temps, d'aller à la campagne et de passer deux mois pour faire des études sur les bords de la mer ou, dans l'intérieur du pays, faire des paysages. L'année passer, j'ai été dans le Nivernais. C'est là où passe la Loire, la rivière le plus saint de la France.

[...]

Lettres de Sano et de Cals (janvier 1868).

A l'occasion du jour de l'an, Jongkind avait reçu une lettre émanant d'un ami qu'il n'avait plus l'occasion de rencontrer souvent, mais qui restait cher à son coeur. Il

⁵-"Lettre à Smits, du (lundi) 24 novembre 1856."

conservait précieusement ces lignes, qui portaient la signature de Sano, son bienfaiteur des jours difficiles. Voici ce billet, retrouvé dans ces papiers.

(dimanche) 5 janvier 68.

Mon cher Jongkind,

... Je regrette beaucoup que les cirsonstances ne nous permettent pas de nous voir plus souvent. Si vous venez dans notre quartier, ne manquez pas de venir causer un peu au coin du feu.

J'ai vu plusieurs de vos derniers tableaux : ils sont excellents, et je constate avec plaisir que Jongkind, le grand Jongkind, est toujours le *brave artiste* que j'ai su deviner le premier.

Aussitôt que les jours seront un peu plus longs et le temps un peu plus clair, j'irai vous voir et vous me montrerez votre portefeuille de dessins de 1867.

Vous avez bien raison, mon cher ami, d'avoir des sentiments d'affection pour cette excellente dame : elle a été pour vous une amie bien dévouée, et c'est ce qu'il y a au monde de plus rare.

A bientôt, mon bon Jongkind

Votre vieil ami

Emmanuel SANO.

[...]

FIN MOREAU NELATON.

HVJDSC = *Jongkind d'après sa correspondance*, Victorine Hefting, 1969

HVJVOE = *Jongkind, sa vie, son œuvre, son époque*, Paris 1975

"Emmanuel Sano fut l'un des plus fidèles amis que Jongkind ait eus. Comme il était assez bon peintre, mais au fond collectionneur et soutien dévoué de ses amis, on n'a guère sur sa personne que ce qu'en disent les lettres de Jongkind et quelques autres (Prouha). Jongkind possédait aussi une lettre de Sano. Comme d'habitude, l'amitié de Jongkind avait duré longtemps. D'une écriture bien moulée, Sano demande à le voir encore une fois quand il viendra dans son ancien quartier. Il ajoute : 'j'ai vu plusieurs de vos derniers tableaux, ils sont excellents et je constate avec plaisir que Jongkind, le grand Jongkind, est toujours le brave artiste que j'ai su deviner le premier.. J'irai vous voir et vous me montrerez votre portefeuille de dessins de 1867... A bientôt, mon bon Jongkind, votre vieil ami Emmanuel Sano.'

Parmi les papiers que Jongkind a laissés, il y a un reçu écrit par le concierge de la maison du 21, rue Bréda, où Jongkind avait continué à garder un appartement pendant qu'il séjournait en Hollande et libellé ainsi : 'Je reconnais avoir reçu de Monsieur Sanau (sic) la somme de 75 fr. pour le terme de Monsieur Jonquine (sic) qu'il acquitte le 8 avril 1856' signé : Lassonne, concierge. Jongkind n'était pas le seul à Paris à maltraiter le français ! Sous le reçu il écrit lui-même plus tard : 'Mr Sano p. Mr. Jongkind 21, rue Bréda, Paris 1856, avril'." (HVJDSC p. 5)

"Son départ (en 1855) ressemblait plutôt à une fuite. Mais si Jongkind eut dans sa vie beaucoup d'ennuis, l'amitié, l'estime et l'affection ne lui manquèrent jamais. Son ami Sano régla ses premières dettes. C'est lui qui, avec Martin, organisa au profit de Jongkind une vente de plus de cent tableaux et esquisse que celui-ci avait laissés dans son atelier (11 mars 1856, voir à cette date dans la 1^{ière} partie). Une fois les créanciers désintéressés, Sano envoya à intervalles réguliers le reliquat à Rotterdam, car il connaissait l'insouciance de Jongkind quand il s'agissait d'argent.." (HVJVOE p.28)

Sano lui rendit visite en Hollande. (HVJVOE p.30)

" *Mon grand Smits!*

....

.. Sano mon bon ami Sano m'a sauvé car c'est lui, qui se donne tant de peines, et depuis mon départ m'as soutenu avec des conseils et avec l'argent. il m'a sauvé mon honneur, que je n'ai pas quitté Paris comme un criminel mais comme dupe..

.....

.. Je pense toujours à Sano. il m'aide, c'est lui qui m'a sauvé d'abord..

...

Je vous le repète que Sano m'a sauvé, que la bonté de Dieu lui recompense tous ses bienfaits

Landsverf bij den Heer Schot. Rotterdam 27 avril 1856 Jongkind" (HVJDSC lettre 33 p. 39)